[L'identité :] Sujet évanescent et croyance vraie ?

Manuel Tostain

▶ **To cite this version:**

Manuel Tostain. [L'identité :] Sujet évanescent et croyance vraie ?. Cahiers de la Maison de la recherche en sciences humaines de l'université de Caen, 1996, Récit autobiographique et Identité, 7, pp.43-57. hal-01659486

HAL Id: hal-01659486

https://normandie-univ.hal.science/hal-01659486

Submitted on 8 Dec 2017

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

de la condition humaine ». La dialectique est dualité. Au terme du labyrinthe se trouve la fin de l'angoisse : communion et solitude, désir et amour, peines et joies s'opposent et se complètent.

Pour relancer un dialogue

J'arrive à la fin (provisoire) de mon exposé. Au lieu de « débattre » avec l'auteur, j'ai préféré montrer ce dont il parle. Montrer que le métier de l'écrivain (social) se mêle à celui du psychologue voire du socio-politologue. Et ce mélange est riche et suggestif. Il fait état, à la fois, de la portée et des limites d'une telle entreprise. Les limites sont dues à l'écriture elle-même, au métier d'écrivain, car le propre du récit est de réduire le descriptif à l'interprétatif. Aucune distance entre l'observé et le réfléchi. Mais, cela donne justement le portée du travail. C'est ainsi que certaines observations se transforment en hypothèses intéressantes. Les mots s'enchaînent pour produire un sens nouveau, auquel le psychologue n'avait pas songé, ni l'expérimentateur essayé.
J'ai voulu montrer l'enjeu et l'existence de mondes compatibles, mais à condition d'établir des codes communs et des passerelles méthodologiques. C'est bien cela qui m'a amené à présenter ces propos. Je pense qu'avant de donner un point de vue sur la pertinence ou non des intuitions de l'écrit ou la justesse des interprétations psychologiques avancées, la question est celle de reconnaître l'objet. Il me semble que commenter, voire contester l'utilisation de certains mécanismes psychologiques par Octavio Paz n'est pas l'essentiel. Il est plus salutaire de lui reconnaître d'abord le mérite de poser un problème, dont le contenu est clairement dans le domaine de la psychologie sociale. Quant à notre propre analyse, elle est à faire, et la prise en compte de l'apport de l'auteur est un début encourageant.
C'est de l'âme du peuple qu'il parle. Et il a recours aux images, à l'introspection comme méthode, et à la parole comme produit. Le sens est construit avec l'intention de dire vrai, aussi bien que de (nous) persuader. Il y a donc l'auteur et son oeuvre, l'objet et l'interprétation.

Texte 3

SUJET ÉVANESCENT ET CROYANCE VRAIE ?

Manuel TOSTAIN*

Remarque préalable

Cet article se propose d'évoquer les postulats légitimant les notions d'identité, de soi ou encore de personnalité. La psychologie ayant tendance à les accepter comme allant de soi ou à privilégier la rationalité affective et cognitive des expériences personnelles, j'ai choisi ici d'insister sur les aspects contraints, discutables de ces notions plutôt que sur leurs éventuelles pertinences et retombées positives. Ceci pour dire que je ne considère pas pour autant ces notions comme le simple produit de croyances irrationnelles (issues d'une hypothétique mentalité primitive, d'une misère cognitive du sujet) ou comme liées à une méconnaissance de nature idéologique (la conséquence du libéralisme occidental et de l'individualisme contemporain par exemple). D'autre lectures sont donc par ailleurs possibles. (cf. Boudon R., 1995 ; ou dans ce numéro l'article de Vivier).

Introduction

L'identité qui s'exprime notamment au travers d'un dire personnel (par exemple le récit autobiographique) est une notion évidente pour le sens commun. S'il en est ainsi, ceci est peut-être dû en particulier, parce qu'elle se réfère à une sorte de nécessité structurelle pour l'individu. On en veut pour preuve que tout un chacun n'échappe pas à un moment ou à un autre, à un questionnement sur lui-même ou qu'il nous semble impossible de reculer et d'éviter de façon indéfinie cette interrogation. De plus pour les avoir abordés dans leurs franges

* *Université de Caen, Laboratoire de Psychologie Cognitive et Pathologique.*

Cahiers de la MRSH, n° 7, octobre 1996, p. 43-57

ou pour les redouter, on sait que le dessaisissement de soi et son corollaire, le sentiment de dépersonnalisation, sont des figures extrêmes qui conduisent à la folie ou au mieux suscitent des angoisses très profondes. Dès lors il semble naturel compte tenu de cet enjeu, que la notion d'identité soit le lieu périodique de débats et qu'une discipline, la Psychologie, y consacre ses efforts les plus assidus. Pourtant ce sentiment d'évidente réalité qui colle à l'identité, n'est pas sans poser quelques questions. Ainsi qu'en est-il par exemple de la légitimité, de la pertinence, des critères à partir desquels repose et se fonde notre identité. En particulier si l'identité s'exprime à travers nos dires et nos faires, nos récits et nos actions, la question est de savoir si ces deux catégories peuvent raisonnablement asseoir notre identité mais aussi, si les liens qu'on imagine habituellement entre ces deux pôles et qui établissent le sentiment de notre unicité, renvoient bien à des observables, c'est-à-dire se manifestent effectivement dans la réalité à titre de phénomènes conjoints. Une autre question qui intéresse plus spécifiquement le développementaliste porte sur la construction de l'identité. Là au travers de l'analyse des facteurs externes (pour faire court la culture, le groupe social) qui concourent plus ou moins au procès d'individuation, il s'agit de s'interroger sur la capacité effective du sujet de jouer avec ces facteurs et de les contrôler. En particulier on peut se demander quelle est la part laissée à l'initiative du sujet dans la constitution de son identité personnelle.

Pour répondre à ces questions, il me semble intéressant de faire référence à deux courants pourtant déjà anciens mais qui ont profondément marqués les sciences humaines contemporaines. En l'occurrence, il s'agit du structuralisme et du néo-behaviorisme. Par ce rappel que j'espère critique de leurs principales conclusions et prolongements scientifiques actuels, mon objectif sera d'essayer de pointer le caractère problématique de certains implicites véhiculés par la notion d'identité et dont la méconnaissance a pour effet de nous entraîner, nous psychologues, dans une conception d'un « moi » original, certes charmante car très valorisante pour notre Ego personnel, mais qui est par ailleurs d'une redoutable naïveté épistémologique. Après la présentation de ces deux courants, pour terminer sur une note plus développementale et peut être plus positive, j'évoquerai le cas de certains individus à la conviction identitaire inébranlable et qui présentent l'intérêt de mettre en correspondance leurs dires et leurs faires.

Un dire aliénant ou la conviction structuraliste

Pour nombre de psychologues, l'identité en tant que possession d'états internes singuliers est une notion évidente, mieux c'est une idée naturelle. Pourtant, comme l'ont montré les structuralistes, celle-ci résulte en partie d'un certain nombre de contingences qui dépassent l'individu lui-même, contingences de nature historique, culturelle et familiale et où le discours tenu par la société est déterminant. En particulier, notre idée du sujet s'est développée suite à l'émergence d'un certain type de représentation épistémologique de l'Homme. C'est en partie le propos de « les mots et des choses » (1966) où Foucault explique, même si son analyse est empreinte parfois d'un certain schématisme, que l'homme tel qu'on se le représente aujourd'hui est une invention récente, datant approximativement du 18ème siècle (le terme d'individualité n'apparaît d'ailleurs qu'en 1736). Dans ce cadre il mettra en évidence que la constitution du sujet doit être relié aux procédures d'assujettissement des individus, c'est à dire aux systèmes de pensée, de discours, d'une société donnée qui autorisent et produisent tel ou tel représentation et régulation de notre expérience personnelle. Comme fondement historique de notre mode d'être actuel, Foucault verra par exemple dans le Christianisme un opérateur majeur de notre identité moderne. Il montrera ainsi que la pratique de la confession qui se développe durant le moyen-âge (ce qu'il appellera la culture de l'aveu) aura pour effet en incitant le chrétien à chercher en lui-même de manière à les extirper ses désirs impurs, ses pensées malignes de produire une intériorité personnelle vue non plus comme construction de soi au travers d'un récit mais comme révélation d'un soi préexistant à tout récit (« Le combat de la chasteté », 1982). A contrario, Foucault montrera (« Histoire de la sexualité », tome 2, 1984) que dans la Grèce ancienne cette idée d'intériorité singulière était singulièrement absente et que s'y substituait une optique de maîtrise de soi. On peut prendre un exemple précis de cette historicité du sujet avec la question de l'homosexualité. Pour nous, l'homosexualité est censée exprimer certaines tendances propres à l'individu, son intériorité. C'est ainsi qu'on parle de la figure de l'homosexuel par opposition à celle de l'hétérosexuel. Pour les grecs, au contraire, l'homosexualité n'exprimait rien, n'était pas définatoire de l'individu. Ce n'était qu'une pratique au même titre que celle par exemple qui consistait à participer à la vie de la cité. Elle ne renvoyait donc pas à une orientation sexuelle qui caractériserait certains individus et pas d'autres. Par contre, là où elle interrogeait l'homme grec, c'est qu'elle était l'occasion pour celui-ci de maîtriser, de contrôler ses

rapports à l'autre (et que l'on peut voir dans tout le jeu fait d'approche et de retenue qui caractérisait la relation entre l'éraste et l'éromène). Dès lors, on pourrait dire que pour le grec, l'homosexualité, ça n'existait pas. Il n'y avait que des pratiques qui parfois se faisaient avec une personne de même sexe et, dans d'autres circonstances, avec des personnes de sexe différent.

En définitive, l'intérêt des travaux de Foucault est de dénoncer cette tendance toute positiviste des psychologues du « soi », de considérer comme naturelle et vraie au point de les réifier, des catégories aussi empreintes d'historicité que celle par exemple d'homosexualité. Il faut d'ailleurs remarquer que des auteurs contemporains à l'opposé de l'optique structuraliste rejoignent néanmoins Foucault sur ce point. Ainsi, Charles Taylor (1988, 1992) date lui aussi de la fin du 18ème siècle l'émergence de la notion moderne d'identité. Il l'a voit comme la résultante de trois évolutions séculaires :

1. Au niveau religieux on note une centration progressive sur l'individu par le biais de représentations qui privilégient les relations singulières entre le croyant et son Dieu. Cette orientation étant particulièrement visible dans le luthéranisme et le calvinisme qui cherchent à supprimer tout intermédiaire entre l'homme et son créateur (d'où leurs critiques de l'église catholique qui par son caractère institutionnel opacie ce lien direct et originel).

2. C'est le mouvement de la philosophie des Lumières qui arrache le sujet de ses déterminations religieuses et sociales pour en faire un individu libre qui s'auto-détermine. En l'occurrence le kantisme où tous les sujets sont considérés comme égaux dans la mesure où ils transcendent les particularismes locaux et possèdent une même dimension universelle, la raison.

3. C'est le courant romantique (avec comme précurseur Herder), qui en réaction contre le mouvement précédent auquel il reproche de produire un sujet sans attache et comme désincarné, cherche à redonner à celui-ci une épaisseur sensible en soulignant la triple appartenance et dépendance de l'individu : au monde de la Nature, à une communauté sociale, et enfin à une biologie (ses pulsions, ses désirs). Pour le courant romantique, chaque individu est à voir comme le produit singulier de ces différents rapports, et l'idéal auquel le sujet doit adhérer est un idéal d'authenticité : « chaque personne possède sa propre mesure et se doit d'être sincère avec elle-même ». Ainsi, notre représentation moderne de l'identité à la fois ouverte et soumise à une contingence qui la dépasse (que l'on pense ici au freudisme avec sa notion de libido qui agite les individus, que l'on pense encore à la notion de racines communautaires très en vogue dans le mouvement multiculturaliste actuel, ou enfin que l'on songe

à l'écologie radicale qui insiste sur l'idée d'un contrat entre l'homme et la nature) manifeste et prolonge pour une grande part cette tension historiquement située entre philosophie des lumières et courant romantique.

Dans ce courant structuraliste, une place de choix peut être également accordée à Lacan, toute son oeuvre étant une vaste traque des illusions du sujet. Néanmoins il me semble qu'ici sa théorisation souffre d'un certain nombre d'inconséquences. Pour les mettre en évidence, j'envisagerai deux moments dans le développement individuel qui sont d'après lui, prototypiques de la condition aliénée du de l'individu.

Le premier moment c'est le fameux « Stade du miroir » où l'enfant reconnaît que ce reflet qu'il voit n'est autre que lui-même. Pour Lacan (1936, 1949), cette phase jubilatoire serait marquée au coin de l'aliénation dans la mesure où il s'agit d'un processus d'identification à une réalité trompeuse. Fausse réalité d'abord, car l'unité perçue ne renvoie pas à l'état réel de l'enfant, dont les capacités sont loin d'être unifiées. Réalité imaginaire également, ce moment revenant à se fondre dans un reflet, à s'éprouver, voire se figer dans une image virtuelle (il faut se rappeler l'état de stupeur de certains enfants face au miroir), et ce alors même que la conscience de soi est encore balbutiante. Pour Lacan, le miroir est en définitive une métaphore de l'identité, mais une métaphore qu'il faudrait prendre au pied de la lettre, car exemplaire du statut du sujet. Le sujet naîtrait au travers d'un schize, d'un dédoublement primordial. On peut remarquer qu'on assiste ici à une sorte de psychologie du « comme si ». Pour Lacan, la reconnaissance de soi dans le miroir consistant à s'assimiler à un autre (ici virtuel), l'aliénation se définissant de même, cette identité formelle entre le phénomène psychologique et l'étymologie du mot aliénation devient une identité de fond. La question cependant, est de savoir si on ne se laisse pas abuser par une image car, comme tout bon manuel d'épistémologie le souligne, l'analogie, ce que Lacan nous propose ici, n'a jamais constitué une démonstration, même si c'est une figure rhétorique plaisante. D'autre part, les faits expérimentaux récents (pour une synthèse, voir Zazzo R., 1993) ne concordent guère avec certains présupposés de Lacan. Ainsi, celui-ci insiste sur le caractère précoce de cette reconnaissance (il situe ce stade vers 6 mois) voulant laisser entendre par là qu'à cet âge ce phénomène ne saurait être maîtrisé par l'enfant. Il faut se rappeler en effet qu'à l'époque où il écrivit son article on pensait, ce que la « bébologie » démentira, que le nourrisson était dans un état de grandes immaturité et incompétence (soit dit en passant Lacan qui

tenait cet âge de Wallon bien qu'il ne le cite pas, commit une inversion en parlant de 6 mois alors qu'il s'agissait de 9 mois). Or sur ce point, les recherches actuelles montrent que la reconnaissance de soi est au contraire tardive. Elle se fait aux alentours de 27 mois. Par ailleurs, Lacan insiste sur le caractère soudain, brutal de ce phénomène proprement humain (les animaux, sauf conditions très particulières après un apprentissage et uniquement certaines espèces de primates n'accédant pas à cette reconnaissance). Il faut bien voir que cette indication n'est pas fortuite. En effet, si notre psychanalyste insiste sur ce caractère soudain, c'est pour suggérer qu'il s'agit d'un phénomène trop rapide pour être pensé, élaboré activement par l'enfant. On aurait donc affaire à une sorte de bonne forme qui surgirait ex nihilo, qui se cristalliserait d'un coup, à l'image de ce qu'on pu dire les gestaltistes des phénomènes perceptifs. Autrement dit, si on suit cette métaphore issue de la théorie de la forme, cette reconnaissance serait à voir comme un phénomène quasi prémonté, structural qui dépasserait le sujet lui-même. Or ici encore, rien n'est moins sûr. Les mêmes recherches actuelles montrent que cette reconnaissance loin d'être soudaine est élaborée de manière très progressive par l'enfant (ce que Wallon H. mettait déjà en évidence, 1931). Cela signifie que cette étape, n'exprime pas une sorte d'« insight » fulgurant, mais repose sur un processus laborieux, hésitant. En définitive, à l'inverse de ce que suggère Lacan, le stade du miroir semble bien dépendre d'une démarche positive de l'enfant, d'une construction active du sujet.

Le second moment crucial que je voudrais évoquer plus brièvement, c'est le stade de l'oedipe. D'après notre psychanalyste français, l'enfant (le garçon) se trouve à l'entrée de l'oedipe dans une position forte délicate. D'une part, sa mère entretiendrait une relation quasi symbiotique avec son fils, ce qui n'est pas fait pour susciter l'autonomie de ce dernier. Mais plus important, la mère chercherait à posséder le phallus au travers de son enfant. Celui-ci en serait réduit, aliénation particulièrement exemplaire, à être le désir du désir de sa mère. Ce modèle du désir maternel pose cependant un problème majeur. En effet, il ressemble singulièrement à la description des mères de psychotiques ou de certains transsexuels. Or, à moins d'imaginer que nous sommes tous des psychotiques qui avançons masqués dans le décours de la vie - ayant échappé à cette pathologie par l'incapacité involontaire de nos mères à réaliser leurs désirs - on peut sérieusement s'interroger sur le degré de représentativité et de généralité du modèle maternel avancé par Lacan pour expliquer les prémisses de l'oedipe. Soit dit en passant cette idée de symbiose mère-enfant qui postule une non différenciation soi-autrui est à l'âge de l'oedipe (vers 3, 4 ans) un mythe que les psychanalystes sérieux ont

abandonné (voir Chiland sur ce point). L'enfant sauf cas pathologiques extrêmes se distinguant très tôt d'autrui même si cette individuation est un processus qui sera toujours de l'ordre de l'inachèvement.

L'identité dans sa prétention à se vouloir maître d'elle-même sera en définitive très critiquée par les structuralistes. Même Lévi-Strauss qui pourtant se donnera la peine de consacrer un séminaire d'une année entière (1977) à cette notion, le fera pour mieux nous dessiller les yeux. A titre d'illustration, voici comment il introduisait ce séminaire : «... ceux qui parlent de l'identité (au travers de la crise d'identité) ont de façon congénitale la cervelle vide« ou encore »cette crise (de l'identité) est un indice attendrissant et puéril que nos petites personnes approchent du point où chacun doit renoncer à se prendre pour l'essentiel : fonction instable et non réalité substantielle ». Ces « derniers mots » de Lévi-Strauss, fonction instable et non réalité substantielle me semble résumer de façon lapidaire mais exemplaire, le constat de l'investigation structurale. Même si l'on peut contester certaines généralisations formalistes de ce courant, celui-ci a montré que l'idée sous-tendant l'identité, à savoir qu'il existe en nous une vérité cachée, une essence qui ne demanderait qu'à être révélée, libérée des mailles du social (conception qu'une certaine psychanalyse du moi s'est plue à exploiter ainsi que l'existentialisme sartrien même si ce fut dans ce cas au travers d'une approche moins normative) renvoie à une idée trompeuse. Signalons que cette tendance à donner la prééminence au sujet, est peut être confortée par la structure de la langue qui veut, convention grammaticale oblige, qu'à tout verbe soit associé un sujet. Le Japon est d'ailleurs - par contraste avec nos catégories habituelles - un bel exemple des liens tissés entre langue et conception de soi. De nombreux travaux (Markus et Kitayama, 1991 pour une synthèse) ont montré que notre conception de l'individualité (un soi autonome, distinct des autres et se définissant par des états internes spécifiques) y est singulièrement absente. A la place, on relève plutôt une conception flexible et non délimitée du soi, l'individu émergeant en contexte au travers des situations et des appartenances groupales. Or le Japon se trouve être aussi le pays où la structure de la langue permet de construire des phrases où le verbe est à la fois sans sujet, sans attribut et cependant transitif (Barthes, 1970). Cela revient à imaginer ce qui est inconcevable pour nous, par exemple un acte de connaissance sans sujet connaissant et sans objet connu. Ainsi, à l'effacement d'un soi autonome correspond au niveau de la langue japonaise, un effacement de même nature du sujet énonciateur.

Un faire inconsistant ?

Si la critique structuraliste repose sur un questionnement des discours initiés par l'idéologie des « Lumières », par la philosophie moderne et le mouvement romantique, le second courant que je voudrais évoquer, celui du néo-behaviorisme, dans une orientation toute pragmatique, vise à dénier les beaux liens que les théoriciens de la Personnalité imaginent entre dire et faire. Un bref rappel des conceptions de ces derniers est cependant nécessaire. D'après les théoriciens classiques de la personnalité, l'individu peut être défini par un ensemble de traits psychologiques. Deux postulats sont essentiels pour asseoir cette notion. D'abord, on considère que certains traits vont ensemble (gentille, serviable), d'autres au contraire s'excluent mutuellement (curieuse, apathique). Autrement dit, on s'attend à ce qu'un individu possède certains traits et pas d'autres. C'est cette idée qui permet de considérer que chaque personne est dotée d'une structure cohérente de traits. Le second postulat correspond au lien entre trait et comportement. D'après ce postulat, les traits orientent les conduites et sont même censés rendre compte de celles-ci. Ainsi, on s'attend à ce qu'une personne timide soit en règle générale mal à l'aise en public. Au delà du caractère circulaire de ce postulat (une personne timide, c'est une personne qui se conduit de façon timide) l'identité s'exprimerait par une certaine consistance comportementale, les individus étant censés faire preuve d'une relative cohérence dans leur conduite. Ce second postulat a pour conséquence de doter les conduites d'une certaine prévisibilité. Connaissant les traits possédés par un individu, on pourra en effet prédire ses conduites futures. Les néo-behavioristes qui adoptent, par principe une position sceptique vis-à-vis des dires du sujet, ont cherché à tester sur le terrain des conduites effectives, ces deux postulats de la psychologie ordinaire. Les résultats vont sérieusement faire vaciller la belle assurance des théoriciens de la personnalité.

Mischel, dans un livre qui parait en 1968, va faire une critique sévère de ces deux postulats, suite à une magistrale synthèse des travaux portant sur la mise en évidence des rapports entre traits de personnalité et conduites. Il relèvera deux choses : la première est que la lucidité des individus à propos de leur conduite semble assez faible. On constate par exemple qu'il y a peu de rapport entre les descriptions psychologiques que les sujets avancent à propos d'eux-mêmes, et la manière dont ils se conduisent réellement. Mais ceci n'est pas nouveau, la psychanalyse nous ayant habitué à nous méfier de nous-mêmes. Plus intéressante est la deuxième conclusion. Mischel, suite à

une méta-analyse, va noter que la consistance comportementale est très faible et proche de .30. Concrètement, cela veut dire que la variabilité des comportements relevée, pour un individu donné, s'explique pour à peine 10% (.30 x .30 = .09) par les traits de personnalité que celui-ci possède. A contrario, cela signifie qu'une grande majorité des conduites sont induites non par les caractéristiques psychologiques, mais par le contexte situationnel. Cette consistance faible signifie également que l'individu présente une grande variabilité dans ses conduites ou encore est sujet à l'imprévisibilité. De ce fait, on peut dire que la personnalité est un piètre prédicateur des conduites.

Dans le même sens, Shweder et D'andrade (1979) vont montrer qu'il y a un véritable hiatus entre sphère des idées et sphères des conduites. En particulier, leurs recherches mettent en évidence le fait suivant : autant les sujets font preuve de cohérence dans ce qu'ils disent, c'est-à-dire présentent une vision d'eux-mêmes assez unifiée, autant leurs conduites sont inconstantes. Pour expliquer cet écart entre pôle des idées et pôle des conduites, ces auteurs font appel à une théorie « linguistique » de la personnalité. D'après eux, les individus confondraient propositions sur le monde et propositions sur le langage. Notamment dans les descriptions psychologiques, les gens mobiliseraient moins un savoir sur eux-mêmes ou les autres qu'ils ne feraient fonctionner le système des mots. Selon Sheweder et D'andrade, la cohérence auto descriptive (ce que disent les gens à propos d'eux-mêmes et de leurs conduites) serait basée sur la cohérence sémantique (les mots qui servent à désigner les traits de personnalité) et n'aurait qu'un lointain rapport avec la cohérence réelle, celle des conduites qui on l'a vu est très faible. Autrement dit si les individus considèrent par exemple que le trait généreux s'associe au trait sincère ce n'est pas tant parce que ces deux traits expriment une vérité psychologique ou comportementale (une personne généreuse est souvent aussi une personne sincère) que parce que ces deux traits sont sémantiquement proche. Le problème n'est cependant pas régler car on peut se demander d'où vient cette cohérence linguistique. Si ce n'est des conduites, faut-il voir là l'expression d'un esprit humain toujours prompt à insuffler dans le chaos du réel de la rationalité, optique idéaliste chère aux philosophes. Ou version plus prosaïque cette cohérence n'est peut-être que le bricolage intellectuel qui permet d'habiller et de rendre présentable et légitime une notion de Personnalité qui sert à masquer les contraintes normatives d'une société donnée. C'est dans cette brèche idéologique que s'est engagé un auteur comme Beauvois J.L., (1982, 1994).

Pour Beauvois la Personnalité est une notion particulièrement ambiguë car elle consiste à mobiliser le registre psychologique pour

expliquer des conduites qui relèvent en fait d'exigences sociales liées à des situations de pouvoir. Par exemple quand on dit d'un ouvrier qu'il est « obéissant » ou « travailleur » on fait comme si cela exprimait sa nature psychologique alors même que par ailleurs le contexte ne lui laisse guère peut-être le choix de faire autrement (en l'occurrence un refus d'obéissance ou de travailler comporterait le risque plausible de perdre son travail). L'inconvénient pour ne pas dire plus avec une telle notion c'est qu'elle provoque une opacification voire une acceptation de l'arbitraire social. En effet comme l'a montré Beauvois par cette lecture toute psychologique des conduites, les individus sont incités à considérer les utilités sociales externes (par exemple le fait d'obéir ou d'accepter des heures supplémentaires), comme non problématique car exprimant en propre leur personnalité. Plus précisément Beauvois note que cette référence à la personnalité qui est en fait une « psychologisation » revient à internaliser les utilités sociales externes pour en faire des dimensions « naturelles » de l'individu. Ce phénomène « d'internalisation » est d'ailleurs particulièrement à l'oeuvre dans les entreprises qui se veulent à la pointe du progrès dans le domaine managériale (la fameuse entreprise du 3ème voire du 4ème type) Celles-ci n'invoquent-elles pas pour mobiliser leur personnel un esprit de performance que toute Personnalité bien formée possède en elle-même et que l'entreprise permet d'actualiser. La logique d'entreprise devient ainsi un message à dimension personnaliste. En définitive, pour Beauvois la notion de personnalité est une formidable machine de reproduction sociale puisqu'elle revient à éluder la question des processus socio-normatifs à la base de nombreuses conduites individuelles (du moins dans le cadre des organisations).

Le dire et le faire enfin réunis ?

Un des points où achoppe l'identité correspond, on l'a vu, aux écarts entre pôle des idées et pôle des conduites. Cependant la Psychologie connaît des sujets pour lesquels ce hiatus semble inexistant. Ceux-ci présentent l'intérêt d'être, au plus profond d'eux-mêmes, convaincus de leur identité et, pour mieux le démontrer, ils font preuve d'une formidable cohérence, mettant en résonance leurs actes et ce qu'ils énoncent d'eux-mêmes. A les entendre parler, au plus loin de leurs souvenirs, ils nous disent s'être senti de l'autre côté. Ce serait leur vraie nature. Malheureusement, cette nature profonde aurait perdu à la loterie génétique et aurait été recouverte par une seconde nature, fausse celle-là, et correspondant à leur enveloppe corporelle

actuelle. Ces sujets qui ne doutent pas d'eux-mêmes ce sont les transsexuels. Bien que d'un sexe dûment certifié biologiquement conforme, ils sont convaincus d'appartenir à l'autre sexe et prêts pour ce faire, à passer sous la fourche caudine du chirurgien. Les transsexuels (le plus souvent des hommes cherchant à devenir femmes, la proportion étant de 4 hommes pour 1 femme) posent de manière extrêmement crue la question de la genèse de l'identité et du procès d'individuation. En particulier, au delà de son caractère exceptionnel (on estime que sa fréquence est de 1 pour 100 000 naissances) le transsexualisme est peut être exemplaire des processus à l'oeuvre dans la construction de l'identité. A propos de cette conviction transsexuelle, deux options s'affrontent.

D'un côté, et cette opinion est majoritaire chez les psychologues, le transsexuel aurait vécu dans ses premières années un traumatisme. Par exemple, il aurait souffert que son père récuse sa masculinité naissante, la dénie. Le passage par le bistouri consisterait à annuler ce traumatisme, le transsexuel cherchant par cet acte à se convaincre de l'idée suivante : « mais non je ne suis pas un homme raté, je suis une vraie femme » (cf. Oppenheimer A., 1989). Dans cette même optique du traumatisme, on pose que le transsexuel aurait souffert d'une séparation brutale avec sa mère (Montgrain N. et Coll., 1975). Au travers de ce passage vers un corps de femme, il chercherait à s'assimiler à sa mère, à la retrouver. Il y a dans ces hypothèses l'idée que le transsexuel est à la fois psychotique et pervers. Psychotique car il cherche à annuler un traumatisme premier en créant une nouvelle réalité psychique (« Mais non, je n'ai pas de traumatisme, je me suis toujours senti femme »). Pervers car il vise à couper court (sic) à son angoisse de castration en passant par l'acte chirurgical irréversible. Curieusement, il faut signaler qu'il y a bien souvent, au fond de ces théories traumatiques psychologiques, un postulat naturaliste. De façon incidente, il y a l'idée que le transsexuel est un être délirant, puisque in fine, il refuse ce que la nature nous impose (cf. article de deux psychanalystes Lacaniens, dans « Libération » du 17 novembre 1993).

A l'opposé, certains psychologues (dont Stoller R.J., 1989) voient les choses de façon moins dramatique, considérant même la conviction transsexuelle comme légitime et vraie. Selon eux, le transsexuel aurait vécu une symbiose heureuse et prolongée avec sa mère, se lovant tout entier dans cette féminité première. Ensuite, cette féminité se serait cristallisée par défaut tant physique que symbolique de la figure paternelle. Dans ce cadre, Stoller fait une hypothèse particulièrement provocante. Selon lui, les processus qui conduisent certains individus au transsexualisme seraient les mêmes que ceux qui

conduisent, qui un garçon à se sentir plus tard un homme, qui une fille à devenir une femme. Pour ce faire il convoque un phénomène qui s'est révélé important dans la constitution de cette identité de genre : l'effet d'étiquetage (Luria Z., 1978). Des travaux montrent que cette identité pour se constituer repose en grande partie sur les signaux de nature sexuée que l'entourage adresse à l'enfant. Ainsi, on s'aperçoit que très tôt l'entourage interprète, étiquette différemment un comportement de l'enfant selon que celui-ci est un garçon ou une fille et par ailleurs renforce les conduites qui sont socialement considérés comme caractéristique du sexe de l'enfant. Ceci a pour effet en retour d'établir et de conforter l'identité de l'enfant. Pour Stoller, ce qui différencierait les sujets normaux des sujets transsexuels, c'est en particulier que les derniers contrairement aux premiers aurait subi un étiquetage non conforme à leur sexe biologique. Ainsi, il constate que dans une écrasante majorité les transsexuels (par exemple hommes qui se voient femmes) ont été considérés par leurs mères comme des petites filles. C'est donc un étiquetage inhabituel donné par l'entourage qui expliquerait ce troublant sentiment des transsexuels de faire corps avec l'autre sexe. Cette hypothèse revient dès lors à insister sur les déterminants extérieurs du sentiment d'identité. Du coté de l'anthropologie, on a d'ailleurs un (bel?) exemple d'étiquetage avec les sociétés inuits. Dans ces sociétés où la division sexuelle est très marquée, une coutume consiste justement à élever certains enfants (sexuellement normaux) comme s'ils appartenaient au sexe opposé. Cela se produit dans deux cas. D'abord à la mort d'un parent aimé. Les inuits qui croient à la migration des âmes le font revivre en attribuant son nom au nouveau-né. Celui-ci est alors élevé selon le sexe du défunt. Dans ce cadre cette pratique se produit quand le sexe du nouveau-né ne correspond pas à celui du défunt. Cela se réalise aussi quand dans une « famille » le sex ratio est très déséquilibré : Par exemple s'il n'y que des filles et que l'enfant qui naît est encore une fille, elle sera élevée comme un garçon. Précisons qu'à certaines époques cette pratique était loin d'être minoritaire puisqu'on estime qu'elle pouvait concerner 15% d'une classe d'âge. Or ce qui est très frappant c'est que ces enfants d'une part ont ensuite la conviction profonde d'appartenir, d'être de l'autre sexe et, d'autre part ne semblent pas souffrir de problèmes psychologiques particuliers (pour une revue voir Saladin D'anglure B., 1992). En définitive, le transsexuel quelque soit l'option choisie, délire psychotique ou conviction légitime et vraie, semble malheureusement à voir comme un être dont la destinée lui échappe. Dans le premier cas en effet sa croyance résulterait de traumatismes familiaux, dans le second cas d'un effet d'étiquetage. Si j'ai cité aussi longuement cette question transsexuelle, c'est parce au-delà de son caractère très minoritaire, elle montre que même un des fondements de notre identité, le sentiment d'être un homme ou une femme, qui paraît le plus inaliénable, le plus dégagé de toutes influences externes, est néanmoins le fruit ou en tout peut-être radicalement déterminé par des contingences que l'individu ne contrôle pas et qui le dépasse.

Pour terminer, il faut signaler que notre conception de l'identité qui exprime l'idée d'un vouloir autonome, d'une possibilité de choix, renvoie peut-être à une nécessité de l'esprit humain : à savoir le sentiment de contrôle. De nombreux travaux ont, en effet montré (pour une revue, Langer E.J., 1975) que ce sentiment de contrôle est nécessaire pour vivre, son absence conduisant à des troubles pathologiques massifs. Ainsi, même si l'identité semble être le fruit d'une croyance qui repose sur des présupposés bien souvent erronés, on devrait dire, pour être plus juste, qu'il s'agit là d'une croyance porteuse de vérité puisqu'elle se réfère à cette exigence existentielle de l'individu : le sentiment de pouvoir s'orienter par ses propres moyens. De plus, même si l'identité, repose largement sur une croyance plutôt que sur des faits, il faut dire cependant que cela n'exclue pas qu'elle puisse avoir une vérité aux conséquences tangibles. C'est ce que montrent deux orientations très fortes de la psychologie contemporaine. D'une part, le socio-cognitivisme qui au travers de notion telles celles de schémas de soi, d'assimilation auto-centrée met en évidence les effets perceptifs et évaluatifs de la référence à soi (voir Monteil J.M., 1993). D'autre part, le courant interactionniste qui insiste sur la dimension dialogique du soi, sur le fait que l'identité s'élabore dans un récit, une histoire où l'autre constitue un miroir démultiplié de soi, et qui montre combien les conduites individuelles restent incompréhensibles si on fait l'économie de cette notion (voir Bruner J.S., 1992). Ainsi, l'identité fait peut-être partie de ces croyances trompeuses qui à la longue, après de multiples avatars, ont des effets réels et deviennent vrais (cf. les phénomènes d'auto-prophétie créatrice, Merton R.K. , 1948). Dès lors l'identité : Une vraie fausse croyance ?

BIBLIOGRAPHIE

BARTHES R. (1970), *L'empire des signes,* Paris, Skira-Flammarion.

BEAUVOIS J.L. (1982), *La psychologie quotidienne*, Paris, Presses Universitaires de Caen.

BEAUVOIR J.L. (1994), *Traité de la servitude libérale,* Paris, Dunod.

BOUDON R. (1995), Le *juste et le vrai*. Paris, Fayard.

BRUNER J.S. (1990), *Car la culture donne forme à l'esprit*, Paris, Eshel.

CZERMAK M., FRIGNET H. (1993), *Quel sexe voulez-vous* ? Libération du 17 Novembre.

FOUCAULT M. (1966), *Les mots et les choses*, Paris, Gallimard.

FOUCAULT M. (1976, 1984), *Histoire de la sexualité*, Paris, Gallimard (3 Vol).

FOUCAULT M. (1982), *Le combat de la chasteté*, Communications, n° 35, p. 15-25.

LACAN J. (1966), *Le stade du miroir comme formateur de la fonction du Je*, 1949. In écrits I. Paris, Seuil, p. 89-97.

LANGER E.J. (1975), *The illusion of control*. Journal of Personality and Social Psychology, n° 32, p. 311-328.

LERNER M.J. (1980), The belief in a just world. A fondamental delusion, New York, Plenum Press.

LEVI-STRAUSS C. (1977), *L'identité*, Paris, Grasset, p. 9-11.

LURIA Z. (1978), Genre et étiquetage : *L'effet pirandello*. In E. Sullerot (Ed.) Le fait féminin, Paris, Fayard.

MARKUS H.R., KITAYAMA S. (1991), *Culture and the self : Implications for cognition, emotion and motivation*. Psychological Review, n° 2, p. 224-253.

MERTON R.K. (1948), *The self-fulfilling prophecy*, Antioch Review, n°8, p. 193-210.

MISCHEL W. (1968), *Personality and assessment*, New York, Wiley.

MONTEIL J.M. (1993), *Soi et le contexte*, Paris, Armand Colin.

MONTGRAIN N. et COLL. (1975), Préliminaire à une étude psychanalytique du transsexualisme. *L'évolution Psychiatrique*, n°3, p. 637-654.

OPPENHEIMER A. (1989), *Le refus du masculin dans l'agir transsexuel*. Adolescence, n°1, p 155-169.

SALADIN D'ANGLURE B. (1992), *Le troisième sexe*. La Recherche, p. 245, 836-844.

STOLLER R.J. (1989), *Masculin ou féminin ?* Paris, Presses Universitaires de France.

TAYLOR C. (1988), *Sources of the self. The making of the modern identity*. Cambridge : Cambridge University Press.

TAYLOR C. (1994), *Le malaise de la modernité*, Paris, Cerf.

WALLON H. (1931), *La notion de corps propre*. Journal de Psychologie 1931.

ZAZZO R. (1993), *Reflets de miroir et autres doubles*. Paris, Presses Universitaires de France.